

BENGALE

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

Illustrations de P. DUFAU



Éditions Saint-Remi

– 2009 –

À
LA COMTESSE
ALBERT DE ROBERSART

Si j'avais écrit un beau livre, un livre sérieux, je vous l'aurais dédié avec bonheur, ma chère amie. Mais je ne sais que conter de simples histoires et je vous offre celle-ci. Rien qu'en faveur de l'épigraphe, vous me permettez de mettre votre nom à la première page, en témoignage de ma sincère affection.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

Locmariaker, 15 août.

BENGALE

« Le signe des décadences est dans
la rareté de l'impopularité des idées
élevées. »

(DE SAINT-BONNET.)

I

LES TROIS ERMITES

ROLAND, Charlemagne, une lettre de Bengale ! » cria
« joyeusement M. du Galadoc en agitant de la main droite
son fusil, et de l'autre un objet blanc, la lettre sans doute.

Et comme il avait franchi d'un pas rapide la montée qui
aboutissait à la cour de son manoir, il s'arrêta à la barrière, aussi
bien pour reprendre haleine que pour lancer son apostrophe.

C'était un robuste vieillard que M. du Galadoc, sa chevelure et
sa barbe d'un blanc de neige formaient un piquant contraste avec
la vivacité de ses yeux bleus et la nuance chaude de son teint. Il
ressemblait à ces chênes, aux formidables racines, à l'écorce
profondément ciselée, mais saine, dont un épais feuillage
témoigne à chaque printemps de la vitalité. Ils sont vieux, et
cependant la sève coule encore abondante sous l'épaisseur de
leurs tissus.

De l'endroit où M. du Galadoc faisait halte, il voyait de face
deux tourelles d'inégale hauteur, étrangement séparées par un
espace vide d'une trentaine de mètres ; cela s'appelait dans le
pays : le château du Galadoc. Là, où les étrangers n'auraient vu
qu'une ruine, les sabotiers, les charbonniers, tout le menu peuple
des alentours retrouvait le château.



« Une lettre de Bengale ! », s'écria joyeusement M. du Galadoc.

Une sorte de galerie basse en bois brut, recouverte de planches, qui ne se voyait pas de loin, formait un trait d'union des plus vulgaires entre les tours coiffées d'un élégant toit d'ardoises, taché çà et là de cette mousse rougeâtre et dorée qui en dit bien long sur l'ancienneté d'une habitation. Elles avaient encore belle apparence, l'été, lorsqu'elles se détachaient sur la masse verte de la forêt, les vieilles tourelles.

Aujourd'hui, le trentième jour du mois d'octobre, les arêtes de plomb des toits n'ont aucun relief. Sur le ciel gris elles se confondent avec les troncs noirs des arbres, dont la dépouille commence à envahir la vaste cour. Le vent y entasse des montagnes de feuilles mortes, elles tournoient en ce moment autour d'un puits monumental à la margelle de granit, sur l'avant duquel se dresse une pompe en fonte dont le battant se lève et s'abaisse sous la main de l'un des personnages interpellés par M. du Galadoc.

Celui-là est un homme dans la force de l'âge, grand, maigre, au profil d'aigle, aux yeux d'un bleu d'acier. Sa main droite, finement gantée, caresse machinalement ses moustaches flottantes d'un blond plus ardent que ses cheveux, et sa main gauche fait jaillir l'eau sur les mains et sur les bras de son compagnon à peine plus âgé que lui peut-être, mais un peu vieilli par un embonpoint précoce et un teint qui a la couleur du tan. Sa chevelure et sa barbe, qu'il porte entière, sont négligées, ses bras et ses habits sont maculés d'une boue jaunâtre que le jet d'eau dissout à grand'peine.

Ce fut lui qui répondit à la nouvelle donnée par M. du Galadoc. Il tourna vers la barrière son visage plein, coloré et jovial.

« Ah çà ! cette Bengale va donc nous écrire tous les jours, papa ? cria-t-il d'une voix éclatante. Quelle épistolière ! Pour des ermites, c'est trop de correspondance, ma foi oui, c'est trop. »

Et regardant son compagnon, il ajouta :

« Elle a toujours eu le goût de l'écriture, cette Bengale ; c'est comme toi, mon vieux, seulement, ça t'est venu tard. Encore un bon jet, veux-tu ? Cette argile colle à la peau. Maçonner va

devenir impossible. Bien, ça se décolle. Maintenant un bon coup sur le piton. Histoire de se présenter dans le monde. »

Et tournant vivement sur lui-même, il plaça sous le jet limpide l'extrémité boueuse d'une jambe de bois, qui devint luisante et noire en un clin d'œil.

« Parfait, Roland, merci, la voilà bien nettoyée, dit-il en prenant à poignée des feuilles mortes dont il se fit un essuie-main. Allons voir le gibier de papa. »

Et saisissant d'une main un fort bâton d'épine, il passa l'autre sous le bras de Roland et ils marchèrent au-devant de M. du Galadoc.

« Papa, plume ou poil ? demanda Charles en l'abordant.

— Je ne suis pas sorti pour chasser, tu le sais bien, Charlemagne, répondit M. du Galadoc, mais le gibier a des aberrations. Voici trois bêtes qui se sont mises, je puis le dire, au bout de mon fusil. »

Il avait lestement tourné le filet qu'il portait en bandoulière. Le lièvre qui y était couché passa dans les mains de Charles, qui déclara que la bête pesait bien six livres.

« Et les autres ? » demanda-t-il.

M. du Galadoc plongea avec précaution la main dans la vaste poche de son veston de velours fané.

« Coup double, » dit-il, en tendant à ses fils une poignée de plumes grises : deux perdrix.

Ce fut Roland qui s'en empara.

« Pauvres charmantes bêtes ! dit-il en lustrant leur moelleux plumage.

— Exquises aux choux ! s'écria Charles. Moi, tu sais, je ne fais pas de sentiment avec ce qui se mange. Voilà un coup que j'admire.

— J'ai tiré sans lunettes, Charlemagne.

— De plus en plus beau, papa. Roland, donne-moi les perdrix ; papa, j'emporte le lièvre, il faut avertir Marie-Suzanne que de nouvelles provisions vont garnir le garde-manger. »

M. du Galadoc abandonna son gibier à son fils aîné, qui, avec une allure d'une rapidité étonnante, remonta vers la plus petite

des tourelles et disparut par la porte cintrée. M. du Galadoc et Roland le suivirent en causant et en faisant des haltes. Quand M. du Galadoc s'animait, il interrompait sa marche pour mieux argumenter.

« Avez-vous trouvé votre braconnier, mon père ? avait demandé Roland.

— Eh oui ! grâce à l'arrêt que j'ai fait pour ramasser mon gibier, Castor n'étant pas là. Le coquin, voyant la demi-journée passée, ne comptait plus sur moi ; ordinairement je suis plus expéditif dans mes répressions. Donc il était commodément installé à l'auberge de Tournebride, comme le premier honnête homme venu. Mon entrée l'a fait avaler de travers comme tu penses, il s'est levé, tremblant pour sa peau.

« Mauvais drôle, lui ai-je dit, écoute bien ce que j'ai à te signifier. La première fois que tu braconnes dans les bois du Galadoc, je te fais ficher en prison, en prison, entends-tu bien ? Il y a des lois contre le braconnage, je te les ferai appliquer. Et c'est mon droit, entends-tu ? de défendre mon gibier.

« Est-ce que je ne ferme pas les yeux sur tes déprédations ! Est-ce que toi et d'autres ne vous chauffez pas avec mon bois et ai-je jamais refusé du pain à qui m'en demande ? Mais mon gibier, ventre-saint-gris, c'est une autre affaire, je ne le laisserai pas détruire. Je pourrais également te défendre de braconner sur les terres de Bourdoureux, car nos amis de Beaulaurier m'ont transmis leurs droits de chasse. Je ferme les yeux. Tu pêches dans les étangs, tu places tes engins de nuit, tu vis de rapines, je ne dis rien, rien, tu es né braconnier, c'est-à-dire voleur dans l'âme. Et puis tu as de la famille et c'est là la vraie raison de mon indulgence. Mais, chez moi, tu ne braconneras pas et voici le dernier avis que je te donne. »

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Oh ! rien, mais il a bien compris que je ne plaisantais pas. Je n'ai pas besoin de crier à tout venant que nous vivons de nos pêches et de nos chasses, et que c'est notre existence même que nous défendons. »

Un profond soupir échappa à Roland, mais il ne prononça pas une parole et suivit en silence son père qui ouvrait la porte de la tourelle. Cette porte refermée derrière eux, ils firent quelques pas sous une voûte obscure ; une seconde porte s'ouvrit et ils entrèrent dans un appartement clair et chaud, une salle ronde, pur moyen âge.

Faisant face à la porte principale, s'arrondissait le large manteau de pierre d'une cheminée qui eût été digne de figurer au Musée de Cluny, ses hauts chenets de fer supportaient des bûches énormes : quelques-unes étaient encore zébrées de mousse et, de ce bois vert, se dégageait une épaisse fumée, elle emplissait l'âtre d'une colonne motivante que la force invisible du fort courant d'air qui venait de la porte poussait heureusement en haut. Les flammes de ce brillant feu de hêtre éclairaient un plafond noir supporté par deux énormes maîtresses poutres contre lesquelles rayonnaient de minces poutrelles ; les murs simplement crépis à la chaux montraient à espaces réguliers d'étroites saillies, sortes de contreforts intérieurs qui montaient vers le plafond en s'amincissant. De meubles meublants, point. Une table carrée et massive placée devant la cheminée, trois sièges autour et dans un renforcement une énorme étagère en bois blanc appuyée sur un buffet aux larges portes, c'était tout. Ça et là attachés à la muraille blanche de gracieuses têtes de biches et des bois de cerfs qui n'étaient pas sans utilité, puisque plusieurs chapeaux s'y balançaient. Ce fut sur les jolies cornes d'un dague que M. du Galadoc allongea son fusil et qu'il suspendit son chapeau. Cela fait, il approcha de la cheminée un fauteuil à dos rembourré et, prenant une boîte placée sur le large cordon sculpté qui entourait le manteau, il en tira du tabac et une paire de petites pinces en fil d'archal. Sa pipe bourrée, il l'alluma avec un charbon incandescent qu'il avait saisi avec la pince, et il se mit à fumer, les pieds au feu et la tête appuyée au dossier du fauteuil.

Roland avait disparu ; Charles reparut le premier, riant aux éclats de ce bon rire qui lui était particulier.

« Papa, dit-il en s'asseyant vis-à-vis de son père, Marie-Suzanne est furieuse. Elle a du gibier par-dessus la tête, et, vous voyant

partir sans chien, elle avait espéré qu'aucune bête à poil ni à plume ne paraîtrait aujourd'hui dans le garde-manger.

— Le bon gibier ne lasse jamais, dit M. du Galadoc.

— Ça non ; le civet qui va nous être servi a un fumet ! J'ai dû arracher le petit Blaisot de devant le fourneau ; il voulait absolument sentir la bonne odeur.

— Charles... mon fusil ! » dit M. du Galadoc.

Charles bondit sur un pied et s'en alla donner au fusil de son père les soins indispensables.

À ce moment même, la seconde porte, s'ouvrant, livra passage à un enfant nu-pieds, nu-tête, dont le petit corps était moulé dans un gilet tricoté par-dessus lequel passait en bandoulière une solide ficelle qui faisait l'office de bretelles, une serviette de toile bise lui ceignait les reins et il portait avec précaution une pile d'assiettes qui montait de sa ceinture à son menton ; il les déposa adroitement sur la table.

« Combien y en a-t-il aujourd'hui, Blaisot ? demanda Charles, qui essuyait avec soin la batterie du fusil paternel.

— Neuf, not'maître, répondit Blaisot d'une voix qui faisait honneur à ses muscles pectoraux.

— Tu es un vigoureux petit gars et tu te débrouilles joliment. Neuf assiettes, mais c'est un poids, cela. »

« Marie-Suzanne, il pousse joliment le Blaisot : avant peu j'en ferai mon valet. »

Ces dernières paroles s'adressaient à une vigoureuse paysanne qui se présentait les bras chargés d'une pile de linge très blanc.

« C'est tout son désir, monsieur, répondit-elle avec un sourire gai, et bientôt quand les chemins seront trop mauvais pour que le gars aille à l'école, je vous le baillerai. Allons, Blaisot, prends les serviettes. »

Les serviettes passèrent des bras de la mère dans ceux du fils. Celui-ci se tenait debout contre la table sur laquelle la mère mettait le couvert, mais sa tête frisée restait tournée vers Charles du Galadoc qui achevait la toilette du fusil.

En quelques minutes tout fut prêt. M. du Galadoc secoua sa vieille pipe, la mit dans sa poche, fit faire un quart de conversion

à son fauteuil et ce mouvement suffit pour le placer devant son couvert.

« Blaisot, va prévenir M. Roland. »

Blaisot disparut et, peu après, Roland fit son entrée, une lampe allumée à la main.

« C'est donc toi qui nous fais dépenser de l'huile, Roland ? dit M. du Galadoc. Marie-Suzanne me demandait une grosse somme pour l'épicier ce matin et toujours l'huile revenait sur le terrain. Je savais bien que nous n'en avions pas employé en salade tant que cela.

— Tiens, papa ! vous écrivez des comptes avec Marie-Suzanne maintenant ! s'écria Charles.

— Cela m'arrive, répondit M. du Galadoc avec une gravité comique. Ce n'est pas pour elle, c'est pour ce coquin d'épicier. »

En ce moment même, Marie-Suzanne entrait, portant une soupière aux larges flancs, d'où s'échappait un parfum que Charles aspira avec emphase en la rapprochant de lui pour y planter une louche d'argent.

Roland le silencieux avait déposé sa petite lampe sur une crédence et occupait la troisième place à table.

Charles servit plantureusement les convives, puis s'administra une assiette pleine jusqu'aux bords.

Les trois hommes commencèrent par satisfaire leur appétit qui semblait robuste, et le petit Blaisot les regardait tour à tour. Mais c'était Roland que ses petits yeux ne quittaient guère, Roland tenait sa cuillère de la main gauche et sa main droite, toujours revêtue du gant de peau fanée, s'appuyait sur la table.

Après l'absorption du potage, les langues se délièrent et, tandis que Charles faisait son office d'écuyer tranchant sur les plats apportés par Marie-Suzanne, M. du Galadoc refit mot pour mot, en son honneur, le récit de son entretien, à Tournebride, avec le braconnier, et la conversation se continua, sur ce sujet, entre lui et son fils aîné.

Roland n'écoulait que d'une oreille et paraissait très occupé du beau chien couchant, qui appuyait tendrement la tête sur son genou et auquel il passait des os.

Marie-Suzanne allait et venait faisant le service, aidée par Blaisot, qui changeait les assiettes.

Lorsque le moment de desservir fut venu, elle reparut accompagnée de deux fillettes en petit bonnet et tout ce qui avait servi eut bientôt disparu.

Elle revint seule pour donner un dernier coup d'œil, puis s'en alla, emmenant Blaisot que la fumée de tabac faisait tousser pitoyablement.

Nos trois ermites s'installèrent pour passer ensemble un bout de la soirée. De chaque côté de la cheminée, M. du Galadoc et Charles fumaient dans leur grosse pipe et buvaient à petits coups la liqueur qui faisait ressembler leur verre de cristal à une énorme topaze. Roland, assis dans un renforcement, roulait entre ses lèvres une fine cigarette dont la fumée légère et bleue n'aurait pas fait tousser Blaisot.

Tout à coup il se tourna vers son père.

« N'est-il pas temps de parler un peu de ma sœur et de sa lettre, papa ? dit-il.

— C'est vrai, Bengale ! s'écria Charles en retirant sa pipe de sa bouche. En voilà une écrivassière. C'est bien gentil à elle d'écrire si souvent. À moins que..., et il cligna de l'œil, à moins que ce soit pour la petite quête du trimestre. »

M. du Galadoc tâta successivement ses poches et finit par découvrir la lettre de sa fille, qu'il passa à Charles. Celui-ci déposa sa pipe, déplia le papier et lut à haute, et intelligible, et formidable voix, la lettre suivante :



TABLE DES MATIÈRES

I LES TROIS ERMITES	5
II LA LETTRE	14
III ROLAND EN VOYAGE	23
IV LA MARRAINE.....	40
V OÙ L'ON RETROUVE D'ANCIENNES CONNAISSANCES	50
VI LES IDÉES DE MADAME BOISGLESQUEN	70
VII LE NOUVEAU VENU	77
VIII CONFIDENCES.....	86
IX LA SOIRÉE — MONSIEUR D'OULLEMER SE MONTRE TRÈS HABILE À DEVINER LES ÉNIGMES	94
X L'EXPLICATION.....	107
XI CHEZ MADAME BOISGLESQUEN.....	115
XII ON COMPOSITE	122
XIII À L'ATELIER.....	130
XIV LE LIEUTENANT DE LOUVETERIE	139
XV PROLOGUE DES CHASSES	146
XVI PENDANT LES BATTUES	157
XVII TOUT EST PERDU !.....	170
XVIII SI C'ÉTAIT VOUS !.....	177
XIX PLUS FORTE QUE LA DIPLOMATIE	186
XX LA DÉPÊCHE	192
XXI LE BLESSÉ !.....	195
XXII LA VISITE DE M. DU GALADOC.....	205
XXIII OÙ LES QUESTIONS SE DÉNOUENT.....	216
AU LECTEUR	219